

Communication de Monsieur Michel LAXENAIRE



Séance du 1^{er} Février 2002



Le thème du double : de la littérature à la psychanalyse

Introduction

Le thème du double a donné lieu à une littérature abondante. De Plaute à Michel Tournier, on compte par centaines les auteurs qui, de près ou de loin, ont fantasmé et écrit sur ce thème. Pourquoi une telle abondance ? La question mérite d'être posée et on peut donner tout de suite un élément de réponse qui relève de l'évidence : l'expérience du double fait partie de notre vécu quotidien.

La dualité de la nature humaine, en effet, apparaît de façon évidente dans le fait que toute action se double d'une réflexion sur cette action et que toute pensée se double d'un jugement sur cette pensée. En d'autres termes, l'être humain est le seul être au monde, qui est à la fois capable de penser et de penser qu'il pense et s'il peut le faire, c'est parce que son cerveau a la capacité génétique d'intégrer les données du monde extérieur en prenant conscience qu'il les intègre. Ce phénomène, unique dans la nature, différencie et, semble-t-il, différenciera toujours, l'homme de l'ordinateur ou de ce qu'il est convenu d'appeler «l'intelligence artificielle».

L'intelligence de l'homme, elle, est naturelle et elle se caractérise par ce qu'on a appelé «une possibilité de survol», unique en son genre, puisqu'elle est capable de mettre un terme à ce que les philosophes appellent «la régression à l'infini». La conscience de l'homme a, en effet, la possibilité curieuse de fixer ses propres limites, en arrêtant par sa faculté de dédoublement la chaîne des causalités. Pour dire les choses de manière

plus concrète, nous savons qu'il y a dans notre frontale ascendante un homonculus, qui est une représentation partie pour partie de tout notre corps mais il n'y a pas d'homonculus de cet l'homonculus, ce qui induirait une régression à l'infini selon le procédé dit de «la vache qui rit». Un coup d'arrêt est ainsi donné au représentable.

Ce phénomène, caractéristique de la nature humaine, a été théorisé par un philosophe, de surcroît nancéien, injustement oublié aujourd'hui, Raymond Ruyer, sous le terme de «paradoxe de la conscience». Alors que la pensée de l'homme est réflexive, elle est une pensée qui se pense, l'animal, qui a peut-être un embryon de pensée, ne sait pas qu'il pense et se confond avec l'action qu'il entreprend. Il n'est que son comportement. L'homme lui a un comportement ; il est capable de le modifier, de le changer voire de l'améliorer.

Cette étrange faculté de dédoublement, acquise avec le capital génétique, a au moins une conséquence majeure : la possibilité d'une auto-critique. Certes nous obéissons à des pulsions et à des instincts, ce qui nous apparente à l'animal, mais nous avons conscience d'y obéir, ce qui veut dire que nous avons aussi la possibilité d'y désobéir et c'est cette marge de désobéissance qui est la preuve la plus tangible de notre liberté. C'est elle qui fait échec au déterminisme biologique, social ou psychologique dont nous sommes, certes, largement tributaires mais que nous pouvons néanmoins dominer et dépasser grâce à la bipolarité de notre nature. Dernier point : c'est cette bipolarité personnelle que nous projetons sur le monde extérieur sous la forme des couples de contraires qui guident notre vie : le bien et le mal, le plaisir et le déplaisir, la souffrance et la mort.

Concernant ce dualisme fondamental, les explications ne manquent pas et elles ont donné lieu à toutes sortes de spéculations et d'hypothèses aussi bien de la part des religions que de la philosophie ou de la psychanalyse. La plupart relèvent de la croyance plus que de l'explication rationnelle. L'âme et le corps, l'esprit et la chair, la psyché et le soma sont autant de formulations qui tendent à exprimer ce dédoublement en l'expliquant de manière imparfaite. Sur le plan philosophique, on retient surtout la démonstration cartésienne en tant que tentative la plus achevée en matière de dualisme. Descartes a fait du dualisme la base de sa conception philosophique du monde. Du cogito, c'est à dire de la constatation d'une pensée, il passe directement à l'existence l'être, ce qui est peut-être aller un peu vite en besogne. Je dirai un peu plus loin la critique que la psychanalyse a adressé à Descartes à titre posthume.

En fin de compte, c'est dans la littérature que l'on peut trouver les développements les plus profonds sur le thème du double et c'est de la

littérature que je voudrais partir. Les écrivains, en effet, recourant à leur imagination ou à leur expérience personnelle, ont multiplié les histoires de double, vécues ou imaginées. Elles illustrent parfaitement le thème et sont somme toutes plus significatives que des théories longues et indigestes.

Ces histoires permettent, en tout cas, de nourrir les argumentations philosophiques ou psychanalytiques qui ont été proposées. Musset, par exemple, n'a-t-il pas une façon inimitable de parler des hallucinations héautoscopiques qui l'ont hanté toute sa vie et qui ne se souvient des vers admirables par lesquels il les a décrites ?

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Maupassant n'a pas été un moins grand halluciné. Il a traduit ses hantises du double dans de nombreuses nouvelles, dont la plus étrange est certainement celle intitulée «le Horla».

Je vais, donc, dans cet exposé, donner des exemples du double dans la littérature en les classant selon différents niveaux, allant du plus simple au plus complexe. Ces exemples littéraires ont le mérite d'être à la fois des descriptions de toutes les formes possibles des phénomènes de dédoublement et des tentatives d'explication de ces mêmes phénomènes. Ce sont aussi ces exemples littéraires qui ont servi de bases aux hypothèses psychanalytiques concernant leurs origines.

Le double se définit généralement comme la «duplication du même». L'idée vient de l'observation des jumeaux, c'est pourquoi beaucoup d'œuvres littéraires, surtout des pièces de théâtre, ont pris pour thème la confusion comique qui ne manque pas de naître de la présence de vrais jumeaux dans des situations cocasses ou inattendues. C'est le premier degré dans la classification des histoires de double. Vient ensuite une dimension tragique qui a ouvert le champ à une littérature fantastique dont le sommet se situe à l'époque du romantisme allemand.

Le Doppelgänger, né à cette époque, est un mot familier qui n'a même plus besoin d'être traduit. Enfin, au niveau le plus élevé, le double acquiert une dimension quasi métaphysique, mêlant des idées religieuses sur le Diable et l'âme à des idées philosophiques sur l'immortalité et l'accès à la connaissance par la réunification des contraires. Nous verrons à quels genres de mythes répond ce dernier niveau.

Je ferai une petite incidente pour dire que le double aujourd'hui a, et c'est peut-être dommage, quelque peu quitté le domaine de la littérature et du fantasme pour entrer dans celui de la science, même s'il s'agit encore partiellement de science fiction. De nos jours, on parle plus volontiers de «clonage» que de double et ce qui préoccupe nos contemporains ce sont surtout les problèmes techniques et éthiques que pose ce clonage, forme moderne et scientifique du double. On peut le regretter car il n'est pas toujours bon que l'imaginaire trouve sa conclusion dans la réalité.

Pour en revenir à la littérature, comme il n'est pas possible de rappeler toutes les histoires de double qui la parsèment depuis des siècles, j'ai choisi de résumer les histoires les plus exemplaires et d'en tirer quelques conclusions générales. Au delà de l'anecdote, toutes les histoires de double posent, en effet, le même problème fondamental, celui de l'identité. Qui est réellement celui qui parle ? Lui ou celui qui parle en lui ? Comme je le rappellerai, la psychanalyse a donné quelques réponses là dessus mais, avant Freud et son article sur «l'inquiétante étrangeté» et avant Lacan et sa théorie de l'aliénation par le langage, Rimbaud avait déjà donné sa réponse dans une formule lapidaire : «Je est un autre».

I. La confusion involontaire d'identité ou «les jumeaux en folie».

Les auteurs comiques ont largement exploité les complications inextricables nées de la gémellité. La confusion entre deux frères jumeaux séparés à la naissance et confrontés à des situations dont ils sont à la fois les auteurs et les victimes constitue la trame de nombreuses pièces comiques mais aucune n'est restée aussi célèbre que celle de Plaute, les Ménechmes. Elle a traversé les siècles sans se départir de son succès. «Deux frères d'une si parfaite ressemblance, écrit Plaute dans le prologue, que leur mère nourrice n'arrivait pas à les distinguer, elle qui leur donnait le sein, ni même leur mère véritable qui les avait mis au monde». Les deux frères sont séparés dans des circonstances rocambolesques et finissent par être affublés du même prénom : Ménechme. L'un devient le fils adoptif d'un riche marchand à Epidamne, une ville de la côte illyrienne, l'autre habite Syracuse, leur ville natale. Rien n'arriverait si le Ménechme de Syracuse ne décidait un jour de partir à la recherche de son frère à Epidamne. De ce voyage insolite résulte une série de quiproquos d'un comique irrésistible.

Alors que les protagonistes sont totalement inconscients de ce qui leur arrive, les spectateurs, qui, eux, sont au courant depuis le prologue de l'usurpation d'identité, rient de façon quasi mécanique à leurs mésaventures. Ce comique est dit «de situation», parce qu'il doit tout à la situation imaginée par l'auteur. Des personnages, qui ne devraient ja-

mais se rencontrer, se rencontrent de façon artificielle. «Dans cette intrigue un peu folle, souligne A. Ernout qui a établi le texte français, tout le monde est trompé mais il n'y a pas de trompeur. Le trompeur c'est le hasard qui rassemble dans un même lieu les jumeaux de même nom et de même visage, inconnus l'un à l'autre ». La tromperie sur l'identité est prise à son niveau le plus élémentaire.

Le procédé, pourtant, a fait école et a été repris par les plus grands auteurs. Shakespeare s'en est inspiré pour une pièce encore plus compliquée que celle de Plaute, «La comédie des erreurs» (1592). Regnard en a tiré une pièce avec le même titre que celui de Plaute. Goldoni a tiré des Ménechmes «Les deux jumeaux de Venise» et Tristan Bernard «Les jumeaux de Brighton». Quant à Sacha Guitry, on ne sera pas étonné qu'il ait transformé l'histoire en un conflit conjugal : «Mon double et ma moitié».

A un niveau un peu supérieur à ce jeu de marionnettes, l'usurpation d'identité peut venir, non de la volonté extérieure de l'auteur, mais d'un des personnages du drame qui l'utilise pour manipuler la situation et arriver à ses fins. «Dans le théâtre espagnol de la Renaissance, écrit Nicole Fernandez-Bravo, la ressemblance d'un roi ou d'un dignitaire avec un paysan utilisé à des fins politiques est un motif d'usurpation maintes fois exploité. Dans «Le roi par ressemblance» Grajales, la reine fait assassiner un roi tyrannique par son amant et, pour dissimuler son crime, met à la place un paysan qui ressemble trait pour trait au roi mort. Le paysan deviendra un roi modèle, bien meilleur que le roi assassiné». Tout est bien qui finit bien et le crime a finalement été utile, ce qui n'est pas très moral.

II. Le double par décision divine

Pour saugrenues que soient les confusions nées de la gémellité, elles restent plausibles puisque les jumeaux existent et qu'objectivement on peut parfois les confondre. Mais il arrive que le thème du double échappe complètement à la réalité et aboutisse à une substitution pure et simple d'identité, comme c'est le cas dans l'histoire d'Amphitryon, la plus célèbre des aventures extra conjugales de Jupiter. Elle prouve qu'on peut «doubler» quelqu'un sans être en rien son frère jumeau.

Tombé amoureux d'Alcmène la femme d'Amphitryon, Jupiter sait qu'elle est d'une fidélité à toute épreuve. Pour la séduire, il n'a donc d'autre solution que de prendre les traits du mari et de se faire passer pour lui. En toute immoralité, il séduit Alcmène pendant qu'Amphitryon est à la guerre et il abuse de la bonne foi d'une épouse au-dessus de tous soupçons au point de lui faire un enfant qui sera célèbre puisqu'il s'agit

d'Hercule, le héros aux douze travaux, bienfaiteur de l'humanité. La naissance de ce fils hautement moral atténue la faute de Jupiter mais n'empêche pas qu'il ait été l'auteur d'une tromperie caractérisée et d'un vol d'identité totalement immoral.

L'histoire a inspiré Plaute qui en a fait, en 206 avant J.C., une pièce souvent copiée ensuite, puisque Giraudoux, au moment d'écrire une nouvelle fois sur le sujet, plus de 2000 ans plus tard, s'est trouvé 38 prédécesseurs. D'où le nom qu'il a donné à sa pièce : «Amphitryon 38».

Entre Plaute et Giraudoux, c'est Molière qui a laissé l'œuvre la plus intéressante sur le thème de ce pauvre Amphitryon, doublé et cocufié par le roi des dieux. Il supprime l'épisode de la naissance d'Hercule, dans lequel on aurait peut-être pu voir des analogies religieuses (un héros né des amours illicites d'un dieu et d'une mortelle) et utilise l'histoire pour disculper, en bon courtisan qu'il était, les amours illicites de Louis XIV et de Madame de Montespan, qui débutaient à ce moment là, ce dont Monsieur de Montespan se montrait fort en colère. Molière essaye adroitement de calmer le mari bafoué en lui disant par l'intermédiaire d'Amphitryon :

Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore ;
Et sans doute il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du souverain des dieux.

Dans la pièce de Molière, il y a heureusement plus que cet éloge courtisan d'un cocufiage royal. Le valet d'Amphitryon s'appelle Sosie, nom propre devenu nom commun. Doublé par Mercure, il s'interroge avec drôlerie sur ses problèmes d'identité. Ebranlé par les arguments de Mercure qui lui affirme à coups de bâtons que c'est lui Mercure qui est Sosie, il essaie de se persuader qu'il est bien le vrai Sosie :

Etre ce que je suis est-il en ta puissance ? (demande-t-il à Mercure)

Et puis-je cessé d'être moi ?

S'avisait-on jamais d'une chose pareille ?

Et peut-on démentir cent indices pressants ?... (il les énumère)

Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?

Ne tiens-je pas une lanterne à la main ?

Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?

Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?...

N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?

Ne m'as-tu pas roué de coups ?

Ah ! tout cela n'est que trop véritable.

Sosie prouve ironiquement la réalité de l'existence par la réalité de la douleur et de la souffrance. A la manière de Descartes, Sosie essaye de

trouver une première vérité et défie Mercure, sorte d'incarnation plaisante du «malin génie», à l'origine d'une tromperie universelle.

Avec l'histoire d'Amphitryon, le double imposé par dieu ou par les dieux, quitte le domaine purement fortuit de la ressemblance gémellaire et entre dans celui d'une tragédie du destin. Son origine c'est le pouvoir, sa finalité l'union du ciel et de la terre.

III. Le dédoublement de la personnalité

Avec le dédoublement de la personnalité, on entre dans le domaine du fantastique. Le meilleur exemple de dédoublement de la personnalité dans la littérature est donné par le roman de R. L. Stevenson «The strange case of Dr. Jekyll and Mr. Hyde», écrit en 1885.

Le Dr. Jekyll, médecin d'une grande moralité, a conscience de succomber à des moments de faiblesse et de honte au cours desquels il accomplit des actes immoraux. Il en déduit une vérité qu'il juge fondamentale : «L'homme n'est pas un mais deux», dit-il et il imagine que «si chacun de ces éléments pouvait être logé dans des identités distinctes, la vie serait délestée de tout ce qui en elle est insupportable. Idée dangereuse qu'il réalise cependant grâce à une potion magique de sa composition. En avalant la potion, il se transforme à volonté en Mr. Hyde (to hide : cacher, en anglais), un dangereux psychopathe prêt à tout pour satisfaire ses instincts sexuels et criminels. Après diverses péripéties, la machine à dédoubler se grippe et Jekyll sans l'avoir voulu se réveille un matin en Edward Hyde. «Tout par conséquent, écrit-il dans sa confession, semblait indiquer ceci : que je perdais peu à peu l'empire de mon moi originel, le meilleur, et commençais peu à peu à faire corps avec mon moi second, le pire».

Jekyll découvre à ses dépens que le mal est plus vigoureux que le bien et que la brute qu'il avait sollicitée et appelée de ses vœux était entrain de tout envahir. Il constate mais un peu trop tard «qu'il s'était volontairement dépouillé de tous ces instincts régulateurs au moyen desquels même le pire d'entre nous continue de marcher avec une certaine fermeté au milieu des tentations». C'était bien une illusion que de vouloir éviter la culpabilité en incarnant le mal dans un personnage et le bien dans un autre. Mieux vaut, à tout prendre, un équilibre, même instable, entre les deux.

Jekyll, incapable de redevenir lui-même et de récupérer son moi initial est acculé au suicide sous les traits hideux de Hyde, livrant ainsi à la postérité l'image de son moi criminel et de sa nature ignominieuse. On pense devant son histoire tragique à ces drogués et ces alcooliques qui

pensent pouvoir s'arrêter sur la pente de l'addiction et de la dépendance et qui meurent victimes de leurs dérèglements, comme s'ils étaient victime d'un double sur lequel ils n'ont plus de prise mais dans la réalité, il est impossible de se débarrasser de ses pulsions refoulées en les projetant sur un double. Refoulées ou attribuées à un autre, les pulsions finissent par détruire celui qui refuse de les intégrer à sa vie psychique en les dominant ou les sublimant. Voilà une des grandes leçons que l'on peut tirer de la littérature du double

Cette littérature a connu d'innombrables variantes. Parmi les plus célèbres, je citerai «Le portrait de Dorian Gray» d'Oscar Wilde où l'on voit un viveur, dépravé, couvert de vices, alcoolique et amoral demeurer d'une beauté surprenante malgré des années d'excès, tandis que de façon incompréhensible et parallèle, son portrait vieillit et se dégrade jusqu'à devenir méconnaissable. Le jour où Dorian détruit le portrait, parce qu'il ne supporte plus de le voir vieillir et se dégrader, c'est lui qui meurt.

Un conte d'Edgar Poe décrit, mieux encore, le dédoublement entre le bon et le mauvais qui clive toute personnalité. William Wilson, comme Poe lui-même dont il est le double romancé, a une existence dépravée, il abuse de l'alcool et de l'opium, triche aux cartes. Éduqué durement dans son enfance, comme Poe lui-même, il se trouve confronté, dans les moments importants de sa vie, à un autre William Wilson, en tous points son semblable, qui, à chacun de ses débordements, lui chuchote à l'oreille des paroles de désapprobation. Le jour où, excédé des remontrances de ce double omniprésent, William Wilson le provoque en duel, il découvre avec horreur, en se voyant couvert de sang, titubant dans une glace, que c'est lui qu'il vient de tuer. «Tu as vaincu et je succombe, lui dit en mourant l'autre William Wilson. Mais dorénavant tu es mort aussi... Vois par cette image qui est la tienne comme tu t'es radicalement assassiné toi-même !».

Dans chacune de ces histoires, le double se démasque à l'instant de la mort : Le cadavre hideux du Dr. Jekyll, le portrait déchiré de Dorian Gray, le miroir magique de William Wilson. Le double, en effet, est directement lié à la mort et il est annonciateur de mort. Il en signe les arrêts car la mort seule peut résoudre le conflit entre le bien et le mal lorsque ce conflit n'est pas reconnu comme personnel et intérieur mais attribué à un double extérieur. Ce mécanisme projectif, qui est celui de la paranoïa, ne peut conduire qu'à un duel mortel, en réalité une forme de suicide puisque l'adversaire est à l'intérieur de soi.

IV. Le double persécuteur.

Dans toute une autre série de récits fantastiques le double devient justicier ou persécuteur. Un conte fantastique, écrit en 1851 par Joseph Sheridan Le Fanu intitulé «Monsieur le juge Harbottle», met en scène un juge terrifiant d'inhumanité, appliquant avec un zèle pervers les lois d'une Angleterre encore très cruelle pour ses délinquants. Par un juste retournement des choses, le mauvais juge, au cours d'un procès fantastique, est jugé à son tour par un double de lui-même, Lord Twofold (le double en anglais) qui lui ressemble comme un frère et mène le procès comme lui même l'aurait mené. L'horrible Harbottle est condamné à mort après quelques menues tortures que lui-même infligeait à ceux qu'il avait à juger. Cette histoire est le retournement fantasmatique d'une situation réelle. Elle laisse une impression de justice immanente, puisque le méchant est puni, mais aussi un sentiment d'étrangeté et d'insatisfaction, parce qu'il est puni selon ses propres méthodes. Comme si le bien n'était que l'envers du mal, ce que suggèrent souvent les histoires de doubles.

Dans une autre histoire, écrite par L.-P. Hartley et qui s'intitule W. S., un auteur Walter Streeter reçoit des lettres de plus en plus menaçantes signées W.S, ses propres initiales. Après des lettres de plus en plus menaçantes, le correspondant inconnu finit par se dévoiler, c'est un personnage criminel et totalement mauvais dont il a écrit l'histoire il y a bien longtemps et qu'il avait appelé William Stainsforth. Ce W. S., devenu autonome mais toujours aussi criminel, se venge et assassine celui qui l'avait imprudemment créé pour son malheur. N'ayant mis dans son personnage aucun bon sentiment, il ne pouvait espérer de lui aucune pitié.

Les histoires de doubles persécuteurs abondent dans la littérature romantique allemande. L'histoire la plus célèbre est celle de Peter Schlemihl, qui a eu un succès considérable du vivant de son auteur. Adalbert von Chamisso était d'origine française et sa famille avait fui la France pour échapper à la guillotine. Devenu écrivain de langue allemande, il restait marqué par des origines qui en faisait un être double : Allemand côté face, français côté pile. Cette dualité mal assumée lui a inspiré l'histoire de «l'homme qui a perdu son ombre». L'ombre, c'était, à n'en pas douter, la patrie perdue qui se vengeait en faisant du paria un étranger rejeté et partout montré du doigt.

Andersen s'est inspiré de Chamisso dans un conte intitulé «L'ombre». Pour lui la situation est sans issue car son héros, qui au contraire de Schlemihl, parvient à récupérer son ombre ne récupère pas pour autant son identité et devient l'esclave de son ombre, l'ombre de son ombre.

Dans l'Ecole Romantique allemande, il faudrait citer presque tous les écrivains. Jean Paul Richter (plus connu sous son seul prénom de Jean Paul) a écrit un nombre impressionnant d'œuvres traitant du double : Hespérus, Le titan, Le jubilé, Choix de rêves, Le voyage du proviseur Foebel et surtout son plus grand roman *Siebenkäs*. E.T.A. Hoffman a bâti de nombreux contes sur le thème du double. Il insiste sur son aspect persécuteur : L'aventure de la Saint sylvestre, Les doubles, Princesse Brambella, L'homme au sable, Les élixirs du diable, sans oublier Coppelias, la poupée mécanique création du Dr. Coppélius qui a inspiré à Offenbach son plus bel opéra et à Freud son article sur «L'inquiétante étrangeté».

V. Le double et l'au-delà

Sans quitter le domaine du fantastique le double, à un niveau plus élaboré, est utilisé pour illustrer une interrogation sur les plans religieux ou métaphysique. Deux histoires, on pourrait dire deux mythes, ont été pris pour thèmes d'innombrables œuvres littéraires au cours des siècles : L'histoire de Faust et celle de Don Juan. Deux héros de la grandeur et de la démesure qui ont joué leur destin dans un défi de l'au-delà.

Faust, un magicien qui a réellement vécu au XVI^{ème} siècle, passait pour avoir conclu un pacte avec le diable afin d'acquérir des pouvoirs surnaturels. Son histoire, racontée et amplifiée par un rédacteur anonyme, est devenue légendaire en Allemagne dès 1587 mais ce sont les romantiques et surtout Goethe qui ont fait de Faust le symbole de la quête du savoir, de la frénésie de la connaissance et des ambitions insensées de la nature humaine lorsqu'elle aspire à dépasser ses propres limites. Faust, à l'image de Paracelse, son contemporain, résume en sa personne toutes les aspirations de la Renaissance vers le pouvoir, le savoir, le plaisir et la jeunesse.

Comment atteindre la satisfaction de tous ses désirs et le besoin métaphysique de l'infini avec des forces seulement humaines ? L'entreprise paraît vouée à l'échec. Faust sent que pour lui ouvrir les portes de l'amour, de la connaissance, de la puissance et de la gloire il a besoin d'un allié et d'un double qui soit son complément. Ce double s'offrira à lui mais sous la forme du Diable, Méphistophélès. Décidé à tout pour réussir, Faust passe un pacte avec lui. Pour sa gloire et pour son malheur.

Dépasser les limites de l'humanité, c'est courir le risque d'aller à la ruine et à la damnation. Goethe montre que l'alliance entre la part noble de l'individu et sa part infernale est une alliance contre nature qui va au delà des limites de sa liberté. Nul homme ne peut impunément essayer de combler la déchirure qui est au cœur de la nature humaine. En

recherchant une impossible synthèse entre l'esprit et la nature, Faust perd son âme. En voulant s'unir à l'esprit du mal pour atteindre le bonheur, il fait son malheur et celui de Marguerite, qu'il entraîne dans sa chute. Si elle finit par être sauvée c'est par le miracle de sa foi.

Le mythe de Don Juan, comme celui de Faust, a nourri l'imagination des écrivains depuis que Tirso de Molina en 1625 a signé son acte de naissance dans une pièce intitulée «Le Burlador (le trompeur, le vaurien) de Séville». Otto Rank, un psychanalyste de la première génération, a montré en 1914 dans un ouvrage intitulé «Don Juan et le double» que la personnalité du grand séducteur se dédoublait entre les propos du maître et ceux du valet et qu'ils n'étaient que les deux faces d'une même personne. Le fait est surtout sensible dans le livret que Lorenzo Da Ponte a écrit pour l'opéra de Mozart. Don Giovanni et Leporello y changent sans cesse de rôle. Sous le balcon d'Elvire et pour échapper à ses poursuivants, Don Giovanni échange ses vêtements avec ceux de son valet et tout le monde s'y trompe.

Leporello est le double bouffon de Don Giovanni, pas meilleur que lui sans doute mais décidé à sauver sa peau dans ce qu'il sent une entreprise vouée à la catastrophe. Il est ce que devrait être Don Giovanni si celui-ci n'avait entrepris, comme Faust, de défier le ciel, l'enfer et toutes les lois des hommes. Les défis métaphysiques de Don Giovanni ont pour corollaires le robuste bon sens de Leporello. Le valet est dans le réalisme, la peur et la raison, le maître dans la démesure, le blasphème et le défi cosmique. A l'heure des comptes, quand, de son pas lourd, le Commandeur viendra troubler la fête, Don Giovanni sera seul à mourir, courageusement, dans un dernier défi. Leporello survivra, comme survivent ceux qui acceptent de vivre dans «la crainte et le tremblement».

La psychanalyse et le double

Si la psychanalyse a quelque chose à dire sur le double, elle le doit à une très belle étude d'Otto Rank qui lui a consacré un ouvrage intitulé «Don Juan et le double». Partant de la dualité fondamentale du personnage, comme je viens de la souligner, il la rapproche des histoires de double de la littérature, dont il fait l'exégèse et dont il essaie de tirer les leçons psychopathologiques. Je ne peux pas entrer dans le détail de sa démonstration et me contenterai de résumer les conclusions auxquelles il parvient.

Otto Rank considère que le double a en fait une double fonction, si l'on peut dire. «Il a un côté rassurant, dit-il, c'est une figure de l'au delà, une assurance contre la disparition du moi, un démenti énergique de la puissance de la mort». En ce sens, le double est une promesse d'éternité

sous forme de l'âme immortelle libérée d'un corps mortel, qui se dissout et disparaît. Le Ka, que les égyptiens plaçaient dans la tombe à côté de la momie pour qu'il vive l'éternité à la place du mort, répond à l'ange gardien des chrétiens et au petit homme qui s'échappe de la bouche des mourants sur les tympans des églises romanes (Moissac). Le double a le côté rassurant d'une promesse d'éternité, d'une prévention contre la mort et d'une assurance contre la disparition définitive. C'est, en ce sens, un consolateur devant la peur de l'anéantissement.

Mais il a aussi ses côtés inquiétants. Avec les thèmes de l'ombre perdue ou du reflet dans le miroir, il devient fantôme persécuteur et symbole de damnation. «D'ange gardien de l'homme lui assurant l'immortalité, écrit O. Rank, le double est peu à peu devenu la conscience persécutrice et martyrisant de l'homme, le diable». Il reflète donc parfaitement la double polarité de l'âme humaine et sa tendance innée au manichéisme.

Mais il y a plus. Les hallucinations du double sont inquiétantes, «étrangement inquiétantes» ajoutera Freud, qui prend l'exemple de la poupée Coppelia, dont on sait qu'elle a toutes les apparences d'une femme sans être une femme, puisqu'elle est mue par des ressorts et une mécanique. Cette apparence, voilant un mystère, Freud lui trouve un nom «Unheimlich», «l'étranger familier», ce que l'on croit être et qui n'est pas ce que l'on croit. N'est-ce pas ce que l'on éprouve dans le contact avec tout être humain qui parle mais dont on sait qu'il ne sait pas exactement de quoi il parle, parce que son langage baigne dans l'océan d'un inconscient dont il ignore tout. Le sujet est clivé ; clivé entre son conscient et son inconscient et ce qu'il projette sur les autres est, en réalité, la partie de lui-même qu'il ne peut tolérer. Toutes les histoires de double sont construites sur ce principe.

Lacan approfondira cette face inquiétante de la nature humaine en montrant que le langage est à la fois ce qui fait accéder à la dignité d'homme mais en même temps aliène dans des Signifiants dont sont perdues les origines. Ces Signifiants viennent de l'extérieur, de la société, de la famille, de la culture, des croyances de l'époque et de ses préjugés, sans que nous en sachions rien et en croyant, de bonne foi, qu'ils font partie de nous mêmes. C'est là une aliénation fondamentale, un dédoublement originel, une rupture de la personne, que Lacan a proposé de qualifier par le terme allemand de Spaltung. Coupure, rupture, fissure le sujet humain est à jamais clivé.

Faut-il nous en inquiéter ? Oui et non. On peut vivre avec au fond de soi un secret insondable. On peut aussi chercher à le percer. Tout en sachant que l'élucidation n'ira jamais à son terme. Rimbaud avait rai-

son : «Je est bien un autre» et il a toutes les raisons de le rester, au moins jusqu'à la mort. Au delà, eh bien, disons seulement que le double est une belle espérance. Ne suffit-il pas d'y croire ?



Discussion

Après les remerciements du Président, M. Larcant intervient pour ouvrir deux pistes de réflexion: la création du double, de Pygmalion au Golem, la recherche concernant la diversité des cerveaux. La transition établie par M. Laxenaire entre la psychologie normale et la psychopathologie le surprend. Faut-il être dualiste ou moniste? Notre personnalité pouvant être ambivalente, mais restant une, la psychologie classique visait à une meilleure connaissance de soi et au développement et à la maintenance de l'unité du moi. M. Laxenaire note qu'en cette matière, les barrières ne sont pas étanches et renchérit sur l'unité recherchée. M. Bur évoque alors *Saint-Genest* de Rotrou, où l'acteur, jouant les ridicules du Christianisme, se convertit sur scène; pour notre communicant, cela interroge sur l'identité. M. Perrin signale dans le même ordre d'idées *Lazare*, d'Henri Béraud. M. Heinzmann formule clairement l'énoncé du problème: si la prise de conscience de la perception est un dédoublement, comment éviter les difficultés du dualisme psychophysiologique? M. Laxenaire répond en distinguant différents niveaux du cerveau, ce qui légitime le rôle de la psychanalyse. A la fin de cette discussion, M. Fléchon souligne la complexité de la vie psychologique et M. Burgard la présence du thème du double dans la musique.



Bibliographie

- ∞ AULAS J.-J., MOUREN M.C. (1980) Réflexions sur le double (A propos de deux observations personnelles. *Actualités Psychiatriques*, N° 6, septembre 1980, 9-18.
- ∞ BALZAC H. L'hallucination de Castanier in «Melmoth réconcilié». Le club français du livre Edit., Paris, 682-691.
- ∞ BEAUFILS B.(1989) Robert Schumann ou la quête du double. *Synapse*, N°54, mai 1989, 33- 38.
- COUVREUR C., FINE A., LE GUEN A. (1995) Le double. Monographie. PUF, Paris, 141 p.

- ∞ DABEZIES A. (1988) Faust. In Dictionnaire des mythes littéraires. Editions du Rocher, Paris, 587-598.
- ∞ FERNANDEZ-BRAVO N. (1988) Double. Dictionnaire des mythes littéraires (sous la direction de P. Brunel). Editions du Rocher, Paris, 493-530.
- ∞ FOUQUET TH. (1994) A propos du double au travers de l'opéra. 4^{ème} Congrès International de Mythologie et Psychothérapie « Jumeaux et doubles », Paris, 7-8 avril 1994.
- ∞ GOETHE W. Le rêve d'Eckermann in «Conversations de Goethe avec Eckermann». NRF, Gallimard, Paris, 1949, 549-561.
- ∞ GUEGANT G., TIGNOL J. (1994) Le dédoublement de la personnalité. Le Concours médical, 24 septembre 1994, 2497- 2501.
- ∞ HARTLEY L.P. W.S. in Histoires de doubles. «La grande anthologie du fantastique». Presses Pocket, Paris, 213-226.
- ∞ JOURDE P., TORTONESE P. (1996) Visage du double. Un thème littéraire. Nathan Université, Paris, 251 p.
- ∞ KEYD. (1982) Billy Milligan, l'homme aux 24 personnalités. Balland Edit, Paris.
- ∞ KORNGOLD E. W. La ville morte. (Opéra). L'Avant Scène Opéra, N° 202142 p.
- ∞ LAXENAIRE M. (1975) L'identification, le double et l'autre, in Les processus de changement en psychothérapie de groupe. Masson Edit., 1975, 131-147.
- ∞ LAXENAIRE M. (1996) Le double en psychothérapie de groupe et en psychodrame. Société de la Psychiatrie de l'Est, Strasbourg, 7décembre 1996.
- ∞ LAXENAIRE M. (1997) Le psychodrame, jeu du double et double jeu. Journée sur Le jeu, Nancy, 4 avril 1997.
- ∞ LAXENAIRE M. (1999) Le sujet et son double dans le psychodrame. Conférence à l'invitation de «GROUPEAL», Nancy, Hôtel de Lillebonne 31 mars 1999.
- ∞ LAXENAIRE M. (1999) Le sujet et son double en psychodrame. Revue de psychothérapie psychanalytique de Groupe, Erès Edit, Ramonville Saint-Agne, N° 33, 91-106.
- ∞ LE FANU J. S. Monsieur le juge Harbottle. In Histoires de doubles. Presses Pocket, Paris, 163-210.

- ∞ MOLIERE (1667) *Amphitryon*. In *Œuvres complètes*, Garnier Edit. Paris, 1962, T. 2, 117-181.
- ∞ PAUL-ULRICH Ch. (1973) *Le double*. Etude psychopathologique. *Confrontations psychiatriques*.
- ∞ PLAUTE (206 A. J.C.) *Les Ménechmes*. Texte établi et traduit par Alfred Ernout. Collection Guillaume Budé, Société d'édition «Les belles lettres», 1942, T.4, 8-85.
- ∞ PLAUTE *Amphitryon*. Flammarion, Paris, 1991, 35-139.
- ∞ POE E.A.(1839) *William Wilson*. In *Histoires de doubles*. «La grande anthologie du fantastique». Presses Pocket, Paris, 287-316.
- ∞ RANK O. (1914) *Don Juan et le double*. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1973, 187p. (Edition originale en allemand 1914).
- ∞ RODENBACH G. (1892) *Bruges la morte*. Flammarion, Paris, 1998, 271 p.
- ∞ ROSSET C. (1976) *Le réel et son double*. Gallimard, Folio Essais, paris, 130 p.
- ∞ RUYER R. (1966) *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*. Albin Michel Edit. Paris, 286p.
- ∞ STEVENSON R. L (1885) *Dr. Jekyll and Mr. Hyde*. Penguin Books, London, 1994, 88p.
- ∞ TENENBAUM H. (1990) *Images et représentations du double*. *Psychoanalyse à l'Université*, T. 15, N° 57, 131-147.
- ∞ THIBIERGE S. (1999) *L'image et le double la fonction spéculaire en pathologie*. Eres Edit., Ramonville Saint-Agne.
- ∞ WIDLÖCHER D. (1982) *Doit-on oublier l'état hypnoïde ?* Société de la Psychiatrie de l'Est, centenaire de Bernheim, Nancy, nov. 1982.